

Myriam Ackermann-Sommer
Michaël de Saint-Cheron

revenir

dialogues sur les figures du
Retour dans la tradition juive

“le souffle de l’esprit”
ACTES SUD

“LE SOUFFLE DE L’ESPRIT”

*collection dirigée
par Christian Dumais-Lvowski*

La collection “Le Souffle de l’esprit” se veut le reflet d’une ouverture des uns aux autres, à travers la prière, la réflexion, la méditation. Nous avons demandé à des personnalités religieuses ou laïques, croyantes, athées ou agnostiques, de nous faire part de leurs “prières”, qu’elles soient une invocation à Dieu ou une réflexion de sagesse sur l’humain et son devenir.

© ACTES SUD, 2023
ISBN 978-2-330-18436-0

MYRIAM
ACKERMANN-SOMMER

MICHAËL
DE SAINT-CHERON

revenir

*dialogues sur les figures du Retour dans la
tradition juive*

ACTES SUD

PRÉFACE

MICHAËL DE SAINT-CHERON

Je suis particulièrement heureux d'avoir écrit ce livre avec toi, chère Myriam, toi, la première femme rabbanit de l'orthodoxie moderne de France.

Dans notre société, la question du retour au religieux est une question inchoative, originelle, pour ne pas dire cruciale. Voici cinquante ans, André Malraux avait bien compris que "le *xxi*^e siècle sera[it] spirituel ou ne sera[it] pas". Remarquons qu'il avait choisi le mot "spirituel" plutôt que "religieux". Mort en 1976, il avait compris avec une véritable prescience que notre siècle serait celui du grand "retour" au religieux pour toute une jeunesse sans repère ni repaire en vérité.

"Retour" est à la fois un concept et un vécu pour des millions de personnes qui reviennent vers leur religion originaire ou se convertissent à une

religion autre. Les trois religions qui jouissent de cet élan sont les trois religions du Livre, christianisme, judaïsme et islam. On ne peut passer sous silence le formidable attrait dont jouit le bouddhisme depuis un demi-siècle, qui fit plus d'émules que les religions dites "du Livre" – comme si le bouddhisme et la religion mère, l'hindouisme, n'avaient pas de livres sacrés et quels livres !

Ce retour est par nature amphibologique, car il peut cacher une ambiguïté, voire une équivoque, quand il n'est d'abord mû que par un élan, une gratuité intérieure mais par et pour des raisons idéologiques, politiques. On peut parler de superposition du politique au religieux et alors ce retour ou cette conversion sont d'abord un transfert, une affirmation identitaire. En France particulièrement, on assiste à une multiplication de ce phénomène chez les jeunes qui se convertissent ou reviennent à l'islam rigoriste, caractérisé par le port du hijab par les jeunes filles ou les jeunes femmes. La problématique liée à l'islam est tout à fait pertinente car très souvent ces jeunes femmes arborent le hijab que leur mère ou surtout leur grand-mère avaient abandonné.

Dans le christianisme, le phénomène est beaucoup moins frappant et le nombre de jeunes qui

rejoignent les courants traditionalistes est minoritaire.

Reste le retour dans le judaïsme, où là aussi il y a superposition avec la conversion, dont nous sommes l'un et l'autre témoins et acteurs, bien que différemment impliqués comme nous le verrons. Il s'agit pour nous deux d'une conversion au moins autant qu'un retour, ayant tous les deux grandi dans la religion chrétienne, bien que nés d'une mère juive. La question de la matrilinearité n'est pas ici le sujet. On sait que le judaïsme reconnaît la judéité d'un bébé au fait qu'il soit né d'une mère juive et peu importe qu'elle soit ou non consciente de cette transmission. Myriam comme moi avons passé une enfance baignée par les fêtes catholiques et n'avons découvert notre judaïsme qu'au début de l'adolescence pour elle, et pour moi autour de vingt-six ans.

C'est souvent par le prénom qu'un juif du retour se révèle. Tout en étant très républicains, pour répondre à Émile Ackermann, dans son livre *N'oublions pas qui nous sommes*¹, enrichi d'une préface que tu as écrite, Myriam, toi comme moi

1. *N'oublions pas qui nous sommes. Réflexions sur les minorités visibles*, éditions du Seuil, 2023.

avons voulu “convertir” nos prénoms de naissance. Mais Émile Ackermann a toujours vécu dans un milieu religieux. Or, quand on n’a *rien, absolument rien* de juif, que le lien invisible d’une naissance, que l’on a tout à rattraper bien ou mal, tout à apprendre, il ne nous appartient au premier jour que le Nom que le rabbin nous donne, après qu’on le lui a donné, ce Nom que l’on prend alors restera à jamais comme le Nom du retour, nom et don inamissibles. Celui qui n’a pas connu cet instant ineffable d’une renaissance, au sens le plus mystique, ne peut comprendre l’importance que le juif du retour confère à ce prénom hébraïque qu’il a choisi et qui le signe à jamais, supplantant le prénom reçu au baptême ou plus simplement encore sur le registre d’état civil.

Ainsi, Myriam, tu fus d’abord Marie Sommer et le passage de “Marie” à “Myriam”, de Marie, la mère de Jésus, qui était juive à part entière et vraiment Myriam ou Maryam, marque une affirmation spirituelle autant que sociale. Myriam est aussi ou surtout pour une femme juive, et décidée à l’être de la façon la plus haute qui soit, le nom de la sœur de Moïse. Moi-même né puis baptisé comme Philippe, j’ai choisi comme prénom du retour celui de Michaël, qui signifie “qui est comme Dieu ?”.

Quelle victoire arrachée à cette orthodoxie machiste d'un autre âge le mouvement orthodoxe moderne apportera-t-il à tant de femmes, qui ont autant que les hommes droit à accomplir la mission rabbinique, avec leur profondeur, leur autorité et leur analyse des textes propres, mission que Myriam a l'honneur d'être la première en France à incarner !

La tradition est ancestrale dans l'histoire juive depuis Abraham et Sarah, aux noms desquels, selon la Bible, Dieu ajouta le *hé* divin (le *h*, en français), et depuis Jacob devenu Israël après sa lutte avec l'ange. Les juifs convertis au christianisme, comme à l'islam, l'ont souvent fait. L'un des exemples les plus marquants du siècle dernier fut le cas d'Aron Lustiger, qui se convertit en pleine Seconde Guerre mondiale en prenant le prénom de Jean-Marie. Il fut une figure emblématique, voire problématique, de la conversion d'un juif non croyant au catholicisme, ce dont l'Église catholique a toujours rêvé depuis Paul de Tarse, né lui-même juif sous le nom de Shaül. Pourquoi problématique ? Parce qu'il osa affirmer, au moment de sa nomination comme cardinal-archevêque de Paris, qu'en devenant chrétien, il devenait un "juif accompli", ce qui suscita l'ire

du grand rabbin René-Samuel Sirat, alors grand rabbin de France, mais aussi d'Élie Wiesel, qui devait devenir son "frère juif" parmi quelques autres, comme Théo Klein, qui fut avocat et président du CRIF au moment de l'affaire du Carmel d'Auschwitz¹. Tout au long de sa mission au sein de l'Église, le cardinal Lustiger ne cessa d'approfondir ses connaissances du judaïsme et surtout, il écrivit des pages exemplaires sur la mission des juifs dans le monde, sur l'antisémitisme et sur les liens indéfectibles entre juifs et chrétiens. L'acte le plus symbolique de son lien inamissible au judaïsme demeure sa volonté que le kaddish, la prière juive de sanctification du nom divin,

1. Le 20 septembre 1984, une communauté de carmélites polonaises reçoit du primat de Pologne l'autorisation de s'installer dans l'ancien "vieux théâtre", qui jouxte le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, et avait servi d'entrepôt au Zyklon B, dont les nazis se servirent pour exterminer dans les chambres à gaz les juifs, les Tziganes et tant d'autres déportés décrétés être des "sous-hommes". Un émoi ébranla les communautés juives et les responsables chrétiens et juifs d'Europe occidentale, des États-Unis et d'Israël. Au bout d'un bras de fer avec les autorités catholiques polonaises qui dura près de deux ans, le pape Jean-Paul II leur demanda de quitter le lieu de la discorde. Théo Klein, les cardinaux Decourtray et Lustiger, pour la France, portèrent haut le combat spirituel pour que le camp d'extermination ne soit "réoccupé" par aucune communauté religieuse.

fût prononcé devant le portail de Notre-Dame de Paris le jour de la messe de ses funérailles, par dix juifs religieux. Ce qui fut fait. Une cérémonie à nulle autre pareille devant la cathédrale, qui voulait peut-être réparer ce qui se passa sept siècles plus tôt, à quelques encablures de là, sur la place de Grève, l'actuelle place de l'Hôtel-de-Ville, les autodafés du Talmud et des livres de prières hébraïques ordonnés par Louis IX, entre 1242 et 1244.

Les juifs en soif de retour n'échappent pas non plus, pour une grande partie d'entre eux, à une posture identitaire, qui peut s'apparenter à une protestation à l'encontre du peu de cas que la laïcité à la française leur octroie, du fait même du tout petit nombre de membres de la communauté juive, au sens large, en France.

Se pose à nous, au seuil de ce livre, la question sur la différenciation entre retour et conversion. Partant de la constatation qu'à travers tout retour, se trouve une conversion, il ne serait pas exact de dire qu'une conversion d'une religion à une autre est un retour. Lustiger, devenant catholique, n'opère pas un retour, il se convertit. Le retour, au sens étymologique, est l'état de celui qui revient d'où il est parti, mais Myriam comme moi,

nous sommes revenus au judaïsme certes, mais à un judaïsme d'où nous ne sommes pas partis, même si nos mères étaient juives de naissance, mais non de foi ni de pratique. Ainsi ce livre évoque-t-il de nombreuses figures de l'histoire juive depuis Moïse, qui ont recouvré leur enracinement juif sans l'avoir été avant d'avoir connu une révélation. Claudel connut lui aussi une révélation, comme Péguy d'ailleurs, et leur "retour" fut plutôt une conversion.

Recouvrer son identité religieuse juive et pas seulement, ce qui est déjà beaucoup, son identité culturelle quand on l'a perdue ou jamais connue, est-ce cela, parmi d'autres réalités spirituelles ou philosophiques, qu'entendait Levinas quand il écrit : "Le désir métaphysique n'aspire pas au retour, car il est désir d'un pays où nous ne naquîmes point. D'un pays étranger à toute nature, qui n'a pas été notre patrie et où nous ne nous transporterons jamais" ? Mais Levinas précise sa pensée, nous laissant dans la perplexité : "Le désir métaphysique ne repose sur aucune parenté préalable. Désir qu'on ne saurait satisfaire. [...] Le désir métaphysique a une autre intention – il désire

1. *Totalité et infini*, LGF, "Biblio essais", p. 22.

l'au-delà de tout ce qui peut simplement le compléter. Il est comme la bonté – le Désiré ne le comble pas, mais le creuse.” L’analogie formidable que le philosophe établit ici entre le désir métaphysique et la bonté appelle ou se réfère à autre chose que la philosophie, qui peut être du domaine du “retour” spirituel, d’une soif inextinguible certes, mais au fond de ce désir, il y a cette présence du “Désiré [qui] ne le comble pas”. Cette métaphysique est la porte ouverte à une certaine mystique et l’on sait pourtant combien Levinas était fort éloigné de toute forme de mystique. Pourtant, ce Désiré qui ne comble pas a un effet infiniment supérieur : il creuse le désir métaphysique. En va-t-il ainsi du retour, disons donc aussi de la conversion dans ce qu’elle a de plus irréductible ? Tout ce qu’écrit ici de magistral Levinas, le philosophe Franz Rosenzweig (1886-1929) le vécut au sens propre, au sens d’une révélation, d’un retour métaphysique autant que méta-éthique, d’une éthique supérieure. Dans ou par son retour, Rosenzweig accomplit-il “l’autrement qu’être” lévinassien ? Ce qui ne cesse de nous hanter depuis que nous l’avons découverte, c’est le destin de la contemporaine de Rosenzweig, la sublime et tragique Regina Jonas (1902-1944,

revenir

À travers ces dialogues, Myriam Ackermann-Sommer et Michaël de Saint-Cheron analysent leur retour au judaïsme à partir d'une enfance dépourvue de références à la religion qu'ils se sont choisie. Ils esquissent le cheminement de pensée qui les a conduits vers une tradition jusqu'alors inconnue.

Les auteurs enrichissent leur réflexion sur le retour au judaïsme en faisant aussi référence à des personnages et concepts clés de leur tradition, que ce soit Abraham, Moïse, Regina Jonas, Emmanuel Levinas ou Élie Wiesel. Ils abordent également les questions essentielles du retour aux religions, de la conversion à la place des femmes en religion, en passant par l'inscription de ces mouvements dans le cadre spécifique du judaïsme, tout en confrontant leur analyse aux autres nouvelles formes contemporaines du retour au religieux.

Normalienne et agrégée d'anglais, Myriam Ackermann-Sommer est devenue à vingt-six ans la première femme rabbin orthodoxe en France.

Philosophe des religions et président du Centre international de recherches André Malraux (CIRAM), Michaël de Saint-Cheron a fait son retour au judaïsme voici quarante ans, guidé dans son parcours par Emmanuel Levinas et Élie Wiesel.

ACTES SUD

DÉP. LÉG. : OCT. 2023
17,80 € TTC France
www.actes-sud.fr

ISBN 978-2-330-18436-0



9 782330 184360